

Zeitschrift: Jeunesse forte, peuple libre : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin
Herausgeber: École fédérale de gymnastique et de sport Macolin
Band: 7 (1950)
Heft: 6

Artikel: Notre jeunesse
Autor: Pralong, Honoré
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-996653>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Jeunesse forte Peuple libre

Revue mensuelle de l'Ecole fédérale
de gymnastique et de sport (E. F. G. S.)

à Macolin

Macolin, Juin 1950

Abonnement : Fr. 2.- l'an

7me année

No 6

NOTRE JEUNESSE

A l'occasion du dernier rapport du Service romand d'information, tenu à Sion les 19 et 20 mai écoulés, nous avons eu le privilège d'entendre le très bel exposé que voici, que nous livrons à la méditation de nos lecteurs. Son auteur, M. Honoré Pralong, peut être compté au nombre de ces délicats poètes dont s'honore le « Vieux Pays » valaisan. Excellent éducateur, fin psychologue et grand ami des jeunes, il s'est attaché de toutes ses forces à la recherche des solutions que réclame la crise actuelle de la jeunesse.

Redonner à nos jeunes l'espérance et la foi en leur inculquant le goût des valeurs spirituelles, en leur réapprenant les vérités éternelles que le monde a cru sage d'oublier, constituent l'essence de cette courageuse et énergique prise de position qui revêt en ce siècle de dissolution le caractère d'une pathétique invocation.

Fr. PELLAUD.

**Où va et que vaut la jeunesse actuelle ?
Que pense notre jeunesse ?
Comment aider notre jeunesse ?**

Questions brûlantes d'actualité et qu'il vaut la peine d'étudier d'un peu près. Qu'il soit permis à un enfant fidèle de ce cher Valais que vous admirez en ce jour avec ravissement de les traiter dans l'exposé qui va suivre et dont chacun aura le loisir de critiquer les points qui lui auront parus faibles ou insuffisants, ou dont un temps parcimonieusement compté et un oubli bien pardonnable auront empêché le développement.

Lorsque, du haut de ce promontoire rocheux qu'est l'emplacement du château de la Sole, témoin d'une période particulièrement agitée de l'histoire valaisanne moyenâgeuse, on contemple le panorama déroulé à ses pieds sur un espace de 70 à 80 km. dans le sens longitudinal, le regard s'arrête sur le ruban verdâtre du Rhône, qui s'en va dans sa course irrésistible vers des pays à l'aspect moins tourmenté. Et l'esprit



SOMMAIRE :

Notre jeunesse.
Pas de leçons sans jeu.
Echos de Macolin.
Echos romands ;
valeur de la natation ;
le coin du moniteur I. P.

Voyez les généreux efforts
de notre jeunesse !
Aidons-lui !

du spectateur glisse au fil de l'eau sur des tourbillons écumeux, entre des lignes de peupliers, le long d'une voie ferrée qui semble la compagnie artificielle du sillon liquide creusé par la nature. Puis, ce sont des berges fleuries, les rives d'un lac scintillant de mille feux au soleil de midi. Et quand il quitte notre pays, écoutons François Coppée nous dire que « les villes et les villages tranquilles comme de vieux bonshommes le regardent passer. Plus loin, des cités illustres qu'il traverse, des ports encombrés de pontons et d'embarcations de toutes sortes ; il coule entre des pierres historiques, se rue en grondant sous les arches sonores des ponts monumentaux, et par-dessus les quais pleins de foule et de tumulte, les flèches à jour des vieilles églises jettent sur ses flots leur reflet tremblant. Voici le terme de sa course, l'estuaire ; et il est si vaste que là-bas, tout là-bas à l'ancre de la rive vague et lointaine les navires qui ont fait le tour du monde, ceux qui ont sillonné des mers d'indigo sous des cieux de flamme et ceux dont la dure étrave a brisé les glaçons au milieu d'affreuses ténèbres, les sveltes trois-mâts, les puissants steamers, paraissent de fragiles coques grées de toiles d'araignées. La dernière balise est dépassée maintenant, et, sur la côte grise, les tourelles blanches des phares, toutes petites, sont à peine visibles. L'énorme masse liquide, que le mouvement des marées repousse et attire tour à tour, se hérissé de petites vagues irritées par la lutte, tantôt se précipite en avant avec le glissement d'un rapide. Au large, d'où le vent apporte une confuse clameur, les lames de fond, secouant leur chevelure d'écume, accourent en barrant l'horizon brumeux ; et de grandes mouettes au vol d'ange planent sur le fleuve avec d'aigres cris et semblent les sinistres messagers de l'abîme qui va l'engloutir ».

Ainsi, va la jeunesse. Elle est comparable à ce fleuve impétueux. Pour l'eau qui court et pour l'homme qui passe, il n'y a qu'un moment de pureté absolue : la source de l'enfance. Il faisait bon entendre le babil du jeune âge, la mousse amortissant les glouglous timides de l'eau, le calme du foyer naissant entourant de douce affection et de tendre sollicitude le petit être en formation.

Mais, la vie de l'homme est rapide, comme est rapide la fuite du fleuve naissant. Et bientôt apparaissent à l'horizon les signes d'une précoce adolescence : croissance en hauteur, voix qui s'enroue, caractère ombrageux, rêves fous, les yeux grands ouverts, esprit d'indépendance et volonté d'ordonner sa vie librement, de la diriger, de l'orienter comme le fleuve vers les quais des villes où gronde le tumulte des foules. Puis, viennent les crises de jeunesse, les luttes terribles entre le « moi régnant », le « moi vainqueur » et l'ordre paternel établi de puissance divine. ce sont, souvent des drames humains pareils à ceux qui se jouent sur les rives du fleuve.

Il est juste de dire que cet âge est ingrat, en raison des perturbations d'ordre pathologique et physiologique qui s'opèrent dans le jeune homme ou la jeune fille à cette étape délicate de la vie humaine. J'appellerais volontiers cet âge « l'âge critique ». Mais, toutes difficultés inhérentes à la formation de l'individu mises à part, ne vivons-nous pas, hommes du quatrième âge, de l'« âge du béton », selon le rappel de notre ami Claude Giroud dans son récent feuilleton romand de « Jeunesse forte, peuple libre », une époque gigantesquement désordonnée ? L'état psychique de l'homme moderne semble fait

d'incohérence et de démesure. L'être du XX^{me} siècle paraît né pour le nihilisme ou pour une religion dont l'essence même est la négation de toute marque de beauté et d'amour. Le machinisme a abruti les individus, timoré les consciences au point de les écarter des chemins battus de l'ordre et du devoir. Il a emprisonné les coeurs dans une gangue de métal d'où toute vue sur le sublime est supprimée. Aux maillons de la chaîne des hommes née de la nuit des temps, souples mais tenaces, on a substitué des rivets soudés en une brasure qui ne laisse ni jeu facile, ni rythme gracieux. On assiste à une lutte d'intérêts terrifiante, l'égoïsme s'est emparé des uns et des autres et le métal froid aimante les esprits vers la conquête des matières périssables. Que sont devenues les valeurs surnaturelles dans ce chaos des temps nouveaux ? Quelle part à l'Esprit dans ce partage de l'Homme ? Quelles résonances et quels reflets subsistent des oeuvres d'art des maîtres anciens dont la vision de beauté était seule génératrice de création ? Autant de noirs points d'interrogation, autant de solutions dont l'issue paraît inquiétante.

Nous sommes un peuple malade. Aveugle, triplement aveugle celui qui ne verrait pas cela. La sensualité coule à pleins bords et flétrit jusqu'à la candeur de l'enfance. La jeunesse est traversée par un grand souffle d'indépendance et d'insubordination qui épouvante les parents. Les caractères s'affaiblissent. La criminalité augmente annuellement dans une proportion effrayante. Notre population décroît. L'antagonisme social est à l'état aigu. Nous sommes un peuple malade. Tous constatent l'évidence de ce phénomène.

Que vaudra notre jeunesse dans ce pandémonium ? La réponse est simple, elle vaudra ce que vaudront ceux qui la dirigent et la conduisent. D'où, l'importance d'avoir des élites formées à l'école du devoir et du sacrifice. Car, ne l'oublions pas, sans idée généreuse, point de force rayonnante. Et surtout, que les chefs soient assez enthousiastes pour être jeunes au sens le meilleur du terme, c'est-à-dire selon René Bazin : « avoir un esprit qui calcule et un coeur qui ne calcule pas ; ressembler à un soldat qui compte ses ennemis et puis qui oublie leur nombre, en songeant à la beauté de sa cause ». L'auteur des Oberlé et de la Terre qui meurt, deux beaux chefs-d'oeuvre à la glorification de la race terrienne, narre à l'adresse des jeunes gens une anecdote dont le sens est magnifique.

« Je me souviens, dit-il, d'avoir connu un vieux grognard du premier empire, tellement grognard qu'on ne pouvait l'aborder qu'un jour sur deux à cause de la tempête. Quand on arrivait à propos, il racontait volontiers sa vie, ces quelques années d'efforts que chacun de nous appelle « ma vie ». Pour lui, c'étaient des campagnes, des blessures, de la gloire, de la misère, des traits de vaillance dont il restait ému.

Parmi ses histoires favorites, il y avait celle des deux frères Baguenier, deux cavaliers qui, le soir d'une bataille indécise, je ne sais plus laquelle, ayant regardé rageusement les lignes ennemies, et ne pouvant se résigner à coucher au même endroit que la veille, sautèrent sur leurs chevaux et chargèrent tout seuls. On les vit traverser toute la plaine sous les balles qui pleuvaient, devenir pas plus gros que des taupes, pas plus gros que des souris, disparaître dans un tourbillon de poussière et de fumée, puis une heure après, reparaître sains et saufs, à pied, tenant chacun un prisonnier. Conduits de-

vant le capitaine, ils s'excusèrent comme il convenait, de leur héroïsme. Le capitaine commenta par les interroger tous les deux à la fois :

« Les deux Baguenier, vous revenez sans vos chevaux ? »

— C'est vrai, mon capitaine; mais chacun avec un homme.

— Vous ne pouviez pas ignorer qu'ils sont trente mille au bout de la plaine ?

— Evidemment, mon capitaine. »

Puis, quand ils eurent promis de ne pas recommencer, il s'adressa à chacun :

« Baguenier numéro un, à quoi pensais-tu en chargeant ? »

— A rien, mon capitaine.

— Et toi, Baguenier, numéro deux ?

— Moi, je pensais à la maison de chez nous. »

Cela voulait dire à la patrie. Celui qui racontait l'histoire concluait : C'étaient deux belles jeunesse ». Et moi, j'ajoute : « Deux enthousiastes aussi, de ceux comme il en faut dans toutes les guerres heureuses, qui savent où est le danger, et qui vont droit dessus ».

« Être jeune, cela signifie encore avoir gardé intacte l'espérance, cet élan de la foi, la plus malade aujourd'hui des vertus théologiques ; être jeune, cela signifie ne pas mesurer les affaires du monde au mètre de notre vie, ne pas juger la bataille perdue parce que nous sommes blessés, ne pas douter de la cause, même en doutant de soi-même ; être jeune, c'est imiter ce vieux Pape de quatre-vingt-douze ans, qui signa ces lignes superbes et confiantes : « Dix-neuf siècles d'une vie écoulée dans le flux et le reflux des vicissitudes humaines nous apprennent que les tempêtes passent sans avoir atteint les grands fonds. »

Voilà le langage de la jeunesse éternelle ! Je vous supplie d'être jeunes de cette jeunesse-là !

Et surtout soyez fraternels, et quand vous parlerez à vos inférieurs, ne limitez pas leur attention aux seules questions d'économie politique, aux salaires et aux assurances, à la mutualité et aux syndicats, mais glorifiez-les quelquefois, en les traitants comme des âmes supérieures à tout cela. Comprenez et faites-leur comprendre que le monde, au fond, n'est désespéré et désordonné que d'avoir perdu Dieu ».

Voilà le langage de celui qui fut un homme et un chef. Son conseil est fondé. On semble, en effet, trop attacher d'importance, de nos jours, aux questions économiques et aux mutualités et l'on fait ainsi la part trop grande du matériel au détriment du spirituel. Et pourtant, sans les valeurs spirituelles, qu'advierait-il de notre pauvre humanité ? Un célèbre confesseur français, l'abbé Gibier, a joliment pu écrire : « Je ne vois que l'église et le cimetière pour réunir la masse des hommes. Mais, le cimetière n'unit, n'égale que les morts. L'église est l'unique école de fraternité pour les vivants. Qu'est-ce que la religion dans un peuple ? Un rempart, d'abord, qui le protège contre l'invasion du mal. Une source qui l'enrichit de tous les biens. La religion dans un peuple est la source vive qui produit la paix, la vertu, l'union, le bonheur public. Et, si ruisselant de toutes parts sur ce sol invisible qu'on appelle l'âme d'une nation, elle en forme comme le courant général, tout marche bien. Que si, au contraire, cette source sacrée menace de tarir, si elle baisse, si surtout elle s'épuise, tout marche mal, tout chancelle, tout périclite. Le ciel garde encore son azur, ses rayons et ses clartés, le sol garde sa fécondité première, les montagnes sont debout dans leur

majesté, les mêmes flots battent les mêmes rivages, les mêmes brises passent sur les fleurs et sur les moissons, les murailles des cités restent intactes, la race transmet encore avec le sang les traits qui la distinguent, la langue garde encore intacte et ses caractères et son harmonie. Mais l'âme de ce peuple est absente, la source est tarie, les traditions sacrées et les croyances augustes sont mortes, et vous n'avez plus sous vos regards que le cadavre d'un peuple... »

Il faut faire nôtre cette devise du chevalier qui avait pris pour emblème les flots soulevés avec ces deux mots : « Turbant sed extollunt » : ils bouleversent, mais ils rapprochent du ciel. La lutte double notre force et décuple nos mérites et comme ce fruit qui est d'autant plus savoureux qu'on est allé le cueillir sur un roc très escarpé, les conquêtes de notre foi seront d'autant plus belles qu'elles auront été plus chèrement achetées.

Est-ce ainsi que pense notre jeunesse ? Il serait malaisé de l'affirmer en voyant certaines scènes de la vie quotidienne. D'aucuns s'imaginent que la vie n'est qu'une partie de plaisir, je dirais volontiers, un citron que l'on presse jusqu'à la dernière goutte. L'alcool, le tabac et des mœurs dissolues sont encore l'apanage de trop de nos jeunes. De ces vices, on connaît l'origine. On a voulu « faire son malin ou faire comme les autres » ; on a passé de la crânerie à l'habitude et l'habitude est devenue un tyran. Et alors, que fait la volonté dans tout cela ? Elle est inexistante très souvent, car notre jeunesse ne semble plus vouloir. Ne sait pas vouloir, en effet, celui qui ignore le sacrifice, cette chose qui coûte et faite dans un but noble. Ne sait pas vouloir le jeune homme ou la jeune fille qui s'arrête à chaque filet d'eau pour étancher sa soif lors d'une course ou celui qui ne peut pas faire un pas hors de chez lui sans un véhicule. La marche est une affaire démodée, on se rit de celui qui va à pied. La chose se comprend, puisque le temps est de l'argent. Et puis, la vie moderne a de ces facilités : même pour les soi-disant sportifs.

Ceux-ci applaudissent à l'installation d'un ski-lift, de monte-pentes ou installations industrielles du même genre. Le plaisir multiplié affadit ce qu'en temps normal on eût trouvé aimable. Quel est l'enfant qui saurait par exemple se contenter de cadeaux de fête, d'étranges ou d'autres délicates attentions de la part de ses parents ou de ses bienfaiteurs, consentis pour un montant inférieur à 20 ou 30 francs ? L'on devient vite blasé parce que l'on a goûté trop tôt à tout. Un petit fait qui concerne les filles : quelle est l'écopière qui aura attendu ses 12 ans pour avoir sa permanente. Naturellement, si l'on est trop blasé, la volonté s'annihile rapidement et sans espoir de retour.

(A suivre)

H. Pralong.

L'homme qui fabrique le meilleur piège à rats, qui prêche le meilleur sermon ou écrit le meilleur livre, peut bâtir sa maison au fond des bois, les clients se chargeront de tracer, avec leurs pas, un sentier conduisant jusqu'à lui...

EMERSON.
